

GUIGNOL ILLUSTRÉ

RÉDACTION

32, rue Impériale, 32

Journal patriotique, paraissant le Samedi.

ADMINISTRATION

2, rue de l'Annonciade, 2

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en Chef: LÉGION

On ne reçoit pas d'abonnements.



MITRAILLEUSE-GUIGNOL

C'te fois, les gones, gn'a de poudre dans le canon, et de la bonne; j'vas le faire peter, maint'nant.
Gare de d'ssous, les mangeurs de choucroute !...

A NOS LECTEURS

La lettre suivante expliquera à nos lecteurs la cause du retard de notre troisième numéro. Nous sommes fiers de la détermination de notre gérant et, malgré la lourde charge qu'il nous laisse, nous ne pouvons qu'y applaudir. Il saura défendre la patrie avec le même zèle qu'il avait su diriger le *Guignol illustré*, dont il a dès à présent assuré le succès; nous tâcherons, nous, de ne pas laisser périliter son œuvre, entreprise aussi pour le salut du pays, et nous combattrons avec la plume pendant qu'il combatta avec le fusil.

Bonne chance et heureux retour à notre excellent et brave gérant.

La Rédaction.

Lyon, le 24 août 1870.

Mes chers collaborateurs,

Je pars et vais à Paris prendre les armes pour sa défense, laissant à votre amitié *Guignol illustré*, âgé seulement de trois numéros. Vous tous qui saviez quels rêves nous avions faits et quel journal nous espérions avoir un jour, recevez mes meilleurs souhaits pour lui et pour vous.

Toutes mes sympathiques amitiés.

Léon BIGOT.

LE PLAN DE GUIGNOL

Mais enfin, nom d'un rat, leur z'y en faut-y de cérémonies pour se mettre en marche. Ce matin, on m'apporte un papier en carton que disait comme ça : M. Guignol, vous êtes invité à assister à la réunion pour procéder à l'élection des officiers, sous-officiers et caporaux de la garde nationale. Moi que me maginais que tout n'était déjà manigancé et que gn'avait plus qu'à cogner les Prussiens quand y feraient voir leur museau, ça m'a démarcouré, et je me suis en allé trouver mon patron pour savoir si c'était pas encore une frimé d'affiches.

— Dites-donc, bargeois, la garde nationale n'est donc pas encore toute montée ?

— Pas encore complètement, mais ça s'avance.

— Tiens, alors c'est comme la mobile, à Sathonay ?

— Oh ! non, pas aussi avancé.

— Eh ben ! pas si avancé ! ça doit être du propre ; les petits gones de là-haut qu'ont pas seulement de cartouches.

— Mais la garde nationale sédentaire est moins urgente.

— Plait-y ?

— Je te dis que c'est moins urgent, moins pressé.

— Pas si tant pressé ? Et si les Prussiens s'avançaient, comme y n'ont fait à Nancy, comment donc que nous ferions ?

— C'est vrai ; mais, en réalité, on s'organise activement : la garde nationale se forme, on exerce le mobile, on y joint les classes de 65 et de 66, on a déjà convoqué les soldats non mariés, on appelle maintenant ceux qui sont mariés ; dans peu de jours, nous aurons un million d'hommes sous les armes, il ne s'échappera pas un Prussien.

— Vouï ; mais enfin, bargeois, pourquoi donc qu'on n'a pas fait tout d'suite c'te regarnisation, puisque ça doit gander les Prussiens ; ça les aurait ben empêché d'entrer ?

— Ah ! c'est que... c'est qu'on n'avait pas prévu ce qui est arrivé.

— Qu'qu'est arrivé ?

— Eh bien ! que les Prussiens sont entrés en France ; c'est nous, qui devions entrer dans leur pays. Ils ont été trop vite, nous n'étions pas en mesure.

— C'te bêtise ; mais, cristi, quand on commence d'ouvrage, faut d'abord ramasser tous les outils. Qu' donc que vous diriez si je commençais une pièce avec de lisses que n'auront pas toutes leurs mailles ?

— Tu me fais rire, mon pauvre Guignol ; il n'y a pas de comparaison entre le tissage et la guerre ; elle est bien autrement difficile.

— Ah ! par exemple, je voudrais ben encore voir vote Bœuf, vote Bedaine, tous vos chefs généraux devant une pièce de velours façonné. Et pis, après tout, y gn'a pas de difficile ou de pas difficile, quand on fait un mequier faut le savoir.

— Tais-toi, tiens, tu divagues.

— Je dis pas vague du tout ; je dis la vérité vraie.

— Tu ne sais rien de rien, et tu veux raisonner sur des choses dont tu n'as pas la moindre notion. Supposons que tu sois général, que ferais-tu, voyons ?

— Si j'étais général, chef, avé un habit plein de dorures sus le ventre et pis dans le dos, et un chapeau comme le suisse de St-Polycarpe ?

— Oui, enfin, général d'armée.

— D'abord, amenez-moi leu pécuniaux, vous savez ; et pis je vas vous dire tout de suite, ça me donnera de z'idées, allez.

— Non, là, suppose que tu es général, comme je te dis.

— Avé l'habit, les décolations et pis les pignolles ?

— Oui, oui, c'est entendu.

— Et ben, je m'en irais me parmer en Bellecour avé mon habit ; les sordats militaires se tiendraient raides et beau devant moi, avé leurs fusils. Toutes les devindenses descendront de la Croix-Rousse et toutes les petites canantes me feront de z'oeils en *pange lingua*, tant je les ébarlianderais.

— Bon, et puis après ?

— Après?... et ben après, je m'en irais en fiacre à l'hôtel-de-ville ; je me ferais de revérences de politesse avé M'ssien Sancier, et j'l'y dirais : Disez donc, M'ssieu le Parfet, mes fauteuils n'ont été fait l'an d'arnier, mais y sont pas assez rembourrés, faudra ben y faire remettre de coton ou de duvet, parce que ça me fait venir de furoncles. Et pis, vous savez que nous sons convenus avé vote pardécesseur que vous me ferez bâtir une maison en pierre de taille comme le palais de justice, parce que je sis logé dans une baraque comme un canut de deux liards.

— Ça est bien ; mais, ensuite ?

— Ensuite?... ensuite, je m'en irais trouver l'Empereur, et j'l'y dirais : M'ssieu Sire, est-ce qu'y gn'aurait pas meyen d'être ministre ? M'ssieu Palikao, que j'l'y ai sussedé à Lyon, l'est ben depuis assez longtemps ; c'est ben à mon tour, maintenant.

— Bien, je l'admets ; tu es ministre de la guerre, que ferais-tu ?

— C'te bêtise, j'empêcherais cent mille francs par an, nom d'un rat.

— Oui, mais pour la guerre d'à-présent, que ferais-tu ?

— Fallait donc dire tout de suite que c'était pour la guerre que j'étais général. Et ben pour la guerre.... la guerre....

— Ah ! te voilà déjà embarrassé ; tu ne saurais pas seulement concentrer les troupes, faire des mouvements stratégiques. Sais-tu seulement ce que c'est que la stratégie ?

— La tâtez-y?... Non, qué qu'est donc, bargeois ?

— La stratégie c'est l'art de la guerre.

— Et l'art de la guerre ?

— Eh bien, tout naturellement, c'est la stratégie.

— Je comprends pas encore.

— Ah ! que tu es bête ; la stratégie, en un mot, c'est avec quoi on fait la guerre.

— Tez, je croyais, moi, que c'était avé de fusils et pis de canons.

— Allons, tu vois que tu n'y connais rien, et que tu serais ben embarrassé de chasser les Prussiens.

— Oh ! pour ça, bargeois, c'est z'une autre affaire, et j'm'en charge.

— Allons, voyons, explique-moi cela.

— D'abord, pas de bêtises, faut s'aligner ; combien qu'y sont entrés en France, ces mangeurs de choucroute ?

— Trois cent quatre-vingt mille.

— Trois cent quatre-vingt mille ! bigre, c'est pas pour de rire.

— Oh ! mais ils ont perdu 153,672 hommes jusqu'au 16 seulement ; ils ont eu encore 85,000 blessés le 18, sans compter les morts, que l'on peut évaluer à 30,000 environ.

— Combien que ça fait en tout, vous que connaissez la chiffre ?

— Ça fait un total de 268,672 hommes hors de combat.

— Y n'en reste combien ?

— Cent onze mille trois cent vingt-huit.

— C'est pas une affaire, alors.

— Mais ils ont reçu des renforts, sans doute.

— Combien ?

— Je ne sais pas, le *Courrier* n'en dit rien.

— Faudrait savoir, c'pendant ; mais supposons qu'y soient toujours 300,000.

— Et puis, ils sont presque tous malades.

— Ça me regarde pas. Voyons combien que nous sons, nous autres.

— Mac-Mahon a 200,000 hommes ; Bazaine, 150,000 ; outre cela, 100,000 volontaires. Maintenant, avec la mobile, la garde nationale, les francs-tireurs, les hommes de 25 à 35 ans, nous pouvons avoir douze cent mille hommes.

— Bon, pas tant d'affaires ; je commence d'abord à ramier tous les sordats militaires, pis après je dis à tous ceux que sont de bonne volonté de s'amener. Quand j'ai en tout 600,000 hommes seulement, je leur donne de fusils que tirent, j'apinche mes mangeurs de choucroute, je les renvoie dans un coin, et pif, paf, pan, jusqu'à ce qu'y disent qu'y n'en ont assez. S'y s'en tirent, faudra qu'y soient malins.

— Oh ! mais c'est pas pas comme ça que la guerre se fait.

— Tez, comment donc ? On peut pas ramier tout de suite 600 mille hommes en France ?

— Si.

— Les armer ?

— Si bien.

— Les faire battre contre les Prussiens ?

— Mais certainement.

— Et ben, alors, qué donc qu'on cherche tant ? En avant, la musique, et à bas la Pruserie !

Jean GUIGNOL.

BULLETIN DE LA GUERRE

Une obscurité de plus en plus profonde plane encore sur les événements militaires qui se sont produits depuis le milieu du mois. On sait qu'il s'est livré un grand combat le 18 à Cavelotte, presque sous les murs de Metz, mais on en ignore le résultat ; les deux partis s'en attribuent l'avantage, aussi bien que pour les combats du 14 et du 16. Mais à partir de cette affaire du 18, aucun renseignement n'est venu éclairer la situation. Les documents officiels sont insuffisants ou contradictoires ; les nouvelles données par les journaux n'ont aucune importance ou sont purement imaginaires. Les notions les plus vraisemblables que l'on peut dégager de ces ténèbres sont celles-ci : Le maréchal Bazaine, qu'il soit bloqué par les armées prussiennes ou libre de ses mouvements, est sous Metz attendant l'occasion d'agir efficacement. Mac-Mahon a abandonné le camp de Châlons et manœuvre en vue d'un objectif que nous n'essaierons pas de découvrir. Du côté des Prussiens, l'armée de Steinmetz et celle du prince Frédéric-Charles (à laquelle, sur la foi des journaux, nous avions attribué un mouvement qu'elle n'a pas exécuté), sont établies autour de Metz, qu'elles entourent. A gauche, le Prince-Royal a franchi la Meuse et opère dans la vallée de la Marne ; il paraîtrait même que les troupes allemandes se seraient étendues jusqu'en avant de l'Argonne.

En résumé, la situation est tendue ; elle se dénouera soit par un effort audacieux de Bazaine, soit par un mouvement décisif de Mac-Mahon, et le succès de l'une ou l'autre de ces tentatives rompra toutes les mesures des Prussiens, et s'il ne les force pas à la retraite, il les obligera du moins à abandonner leur premier plan de campagne et à parer à leur propre sureté.

Nous n'insisterons pas davantage sur des considérations trop peu fondées pour pouvoir être développées et afin de suppléer à la rareté des nouvelles militaires, nous publions à la quatrième page un état de l'armée allemande puisé à des sources authentiques et que peu de nos lecteurs peuvent connaître. Notre ignorance a été l'une des premières causes de nos échecs ; il n'est donc pas inutile de faire connaître les forces de nos adversaires et les éléments dont elles se composent.

FOLLARD.

SOUSCRIPTION NATIONALE

C'en est trop ; nous entendons tous les jours nos confrères dénoncer au public les richesses des Jésuites.

Toutes ces prétendues histoires de successions, sont des contes à dormir debout.

Les Jésuites sont pauvres, et Job serait un marquis de Westminster à côté d'eux.

Je vous vois hausser les épaules de pitié et mettre en suspicion ce que j'avance. Eh bien ! voulez-vous une preuve, et une vraie ; oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! les Jésuites ont dû, entendez-le bien, emprunter les 300 fr. qu'ils ont versés dans la caisse du comité de secours.

Pauvres Jésuites, comme on vous calomnie, et cela, depuis longtemps. — Je me propose, quand les veuves seront à l'abri du besoin, de faire une quête pour vous. Je ne doute pas du succès ; nous ne recevrons peut-être pas 610,000,000 le premier jour, mais enfin, je vous assure et crois être dans le vrai, en vous disant que nous ferons notre possible pour vous tirer de cet état de précarité.

DENIS.

Ces lignes que l'on pourrait dater de demain, émanent de Vergniaud, le troisième président de l'assemblée législative, député de la Gironde.

Nous n'ajouterons pas un mot.

« Il paraît que le plan des Prussiens est de marcher droit sur Paris en laissant les places fortes derrière eux. Eh bien ! ce projet fera notre salut et leur perte. Nos armées, trop faibles pour leur résister, seront assez fortes pour les harceler sur leurs derrières ; et tandis qu'ils arriveront, poursuivis par nos bataillons, ils trouveront en leur présence l'armée parisienne, rangée en bataille sous les murs de la capitale, et, enveloppés là de toutes parts, ils seront dévorés par cette terre qu'ils avaient profanée.

« Parisiens, l'heure est venue ; montrez votre énergie !... »

« Pourquoi vos retranchements ne sont-ils pas avancés ?... »

« Où sont les pelles et les pioches qui ont pour notre grande solennité d'il y a deux ans, bouleversé le Champ de Mars ? »

« Vous avez montré pour les fêtes une grande ardeur. En auriez-vous donc moins pour les combats ? »

« Vous avez célébré, acclamé, chanté la liberté. Il faut maintenant la défendre. »

« Ce n'est plus des statues qu'il s'agit de renverser, mais un monarque de chair et d'os, le roi de Prusse, armé de toute sa puissance. »

« Je demande donc que l'assemblée nationale donne le premier exemple et envoie douze commissaires, non pour faire des exhortations, mais pour travailler eux-mêmes, et piocher de leurs mains, à la face de tous les citoyens ! »

MITRAILLEUSES

Il y a dans les almanachs une liste de neuf princes de la famille Bonaparte; combien en compte-t-on devant le feu ennemi ?

Combien y a-t-il de sénateurs, de députés, de fonctionnaires qui aient abandonné une partie de leur traitement au profit de nos blessés ?

Dans le cas peu probable, mais possible, où les Prussiens dépasseraient Châlons, nous appelons l'attention du gouvernement sur toutes les richesses contenues dans nos musées, à Versailles et ailleurs.

On a établi à Paris, sur la terrasse réservée des Tuileries, entre l'orangerie de la place de la Concorde, deux tentes-ambulances de 24 lits et trois petites tentes pour le service médical et pharmaceutique.

Pourquoi dans ce jardin-là ? Allons ! ne serons-nous jamais sérieux et ne vaudrait-il pas mieux transporter ces ambulances dans les palais impériaux, alors que tous les citoyens se restreignent dans leurs locaux pour abandonner aux blessés qui, un lit, qui, deux ; pouvons-nous supposer que cet exemple ne serait pas suivi en haut lieu ? Non.

On a vu M. Rouher sortir de la maison de la veuve Levart, habitée par l'Empereur, à Courcelles, après deux heures de conférence. Il y a eu des reproches d'un côté, des plaintes de l'autre.

L'autre jour, on affiche une dépêche télégraphique, nous accourons tous anxieux, et il nous est donné de lire que les députés ont dû trouver, le matin, dans leur *Journal officiel*, une note leur donnant certaines nouvelles de la guerre. De qui se moque-t-on ici ? Nous demandons, avec cinq cents citoyens, que l'on placarde le *Journal officiel*, comme cela se fait à Paris ; de cette façon, la mauvaise plaisanterie relevée plus haut ne pourra plus se renouveler.

Le comité de souscription de Lyon a décidé que les 350,000 fr. recueillis par ses soins retomberaient en rosée bienfaisante sur les infortunes locales. Voilà, selon nous, de la décentralisation mal comprise, et nous voudrions voir les départements de l'Est indemnisés des pertes subies, dans la mesure du possible, par ces souscriptions nationales. Il en est de même des courageuses villes de Strasbourg, Metz, Toul, Verdun, etc., que l'on bombarde encore à l'heure actuelle et dont le patriotisme est à la hauteur du danger.

Habitants du Rhône, vos moissons n'ont pas été sacrifiées, vos maisons n'ont pas été pillées et incendiées, des contributions exhorbitantes et ruineuses n'ont pas été levées chez vous, vous n'avez point souffert de l'arrogance des Prussiens, vos femmes n'ont point été insultées. Vos fils ont été tués, dites-vous ; et les leurs ont-ils ménagés leur vie ? Ils sont seuls à supporter certaines pertes, sachez seuls supporter certains sacrifices.

On lit sur les murailles :
« Un ancien militaire désire traiter à forfait ; rien, s'il est tué. »

Emile Ollivier et S. A. I. le prince Napoléon sont, dit-on, en Italie ; je ne suis pas riche, mais je vous fiche mon billet que je donnerais beaucoup pour les voir réunis, arrondissant de ronflantes périodes à la réception des nouvelles de France.

Nos blessés demandent des livres et des journaux ; remettons au comité de secours nos journaux après les avoir lus et il se chargera de les répartir.

Pourquoi l'Empereur passait-il des revues à Châlons, et pourquoi, le faisant, croyait-il répondre à l'attente du public en l'en informant ?

Le Palais de l'Industrie est transformé en arsenal, le château de Meudon en forteresse ; les temples de la paix et de la peur ainsi habités me font faire des réflexions que je me garderai de vous révéler ici.

Granier de Cassagnac et Dugué de la Fauconnerie ont été dénoncer le général Trochu à l'Empereur.

Nous dénonçons Granier de Cassagnac et Dugué de la Fauconnerie aux Parisiens.

Quand l'Empereur passe devant des troupes quelconque, tous de s'écrier : Vive Mac-Mahon ! et : A l'ennemi !

Et comme la majorité, *sic transit gloria mundi*, l'assurait de sa fidélité et de son dévouement, lui de dire : Vous serez tous scandalisés à cause de moi, et avant que nous ayons subi trois échecs, vous m'aurez abandonné ; et la majorité de reprendre : Nous ne sommes que par vous, et nous serons toujours avec vous. Forback, Wissembourg et Reichshoffen vinrent, la majorité l'abandonna. Lui, qui connaissait les hommes, put voir une fois de plus combien les majorités sont lâches.

On a promulgué l'autre jour la loi prorogeant les échéances. Les huissiers n'ont, par conséquent, plus rien à faire. Nous demandons qu'on les envoie à l'armée du Rhin, ils y saisiront les Prussiens. Si, par hasard, la fortune leur était contraire et qu'ils soient faits prisonniers, nous en serions débarrassés. Quoiqu'il arrive, leur départ pour l'armée serait pour tous une bonne affaire. Réclamons-le donc.

Le ministre de la guerre nous a appris du haut de la tribune du corps législatif qu'il ne restait pas un cuirassier

blanc du régiment de Bismarck, dans lequel se trouvaient ses deux fils, Herbert et Guillaume. Pardon, M. le ministre, il en reste un, et c'est justement celui-là dont nous aurions appris avec plaisir la défaite. D'ailleurs, pourquoi tous ajoutent-ils le qualificatif de blanc audit régiment de cuirassiers, croyant ainsi le spécialiser ? Les cuirassiers prussiens sont tous blancs.

Nous avons pleuré de rage en lisant la lettre du colonel Fred. von Holstein adressée à M. Emile de Girardin et insérée par la *Liberté*.

Lisez-là et vous saurez pourquoi.

Le *Stadtsanzeiger* (journal officiel de Berlin), convient que le 16, une partie de l'armée du maréchal Bazaine a pu s'avancer sur Verdun.

Et tout finit en France par des chansons.
L'emprunt, si patriotiquement couvert a eu son barde.
Les rimes sont fausses, mais le sujet est riche.

Par la voix du coupon d'alarme
La France appelle notre argent,
Prêtons-lui, puisqu'il faut qu'on s'arme
Contre un ennemi insolent.

REFRAIN : Souscir' pour la patrie, (bis)
C'est bien le plus bel emploi
Qu'on puisse faire de sa monnaie. } bis.
TUTTI.

PETITE CORRESPONDANCE

Nous recevons de tous côtés des lettres nous signalant des abus ; nous déclarons ici que nous n'en insérerons aucune sans aller aux renseignements. Ajoutez à vos signatures, vos adresses, et *Guignol illustré* se fera l'écho de vos plaintes, s'il les trouve justes.

— Nous avons reçu d'un sieur Fritz Muncherwig, une lettre faite de grossièretés et de fautes de français ; elle paraît émaner d'un jeune Allemand attaché à la comptabilité d'une de nos maisons de commerce.

Peu fort et peu poli le prussophile.

Le secrétaire de la rédaction,
G. DUBRAY.

THÉÂTRES

Bravo ! Brava ! On nous annonce que MM. Laty et Béliard viennent de contracter un engagement dans l'armée active pour la durée de la guerre. Nous leur adressons nos plus humbles excuses pour les faits allégués dans notre précédente chronique.

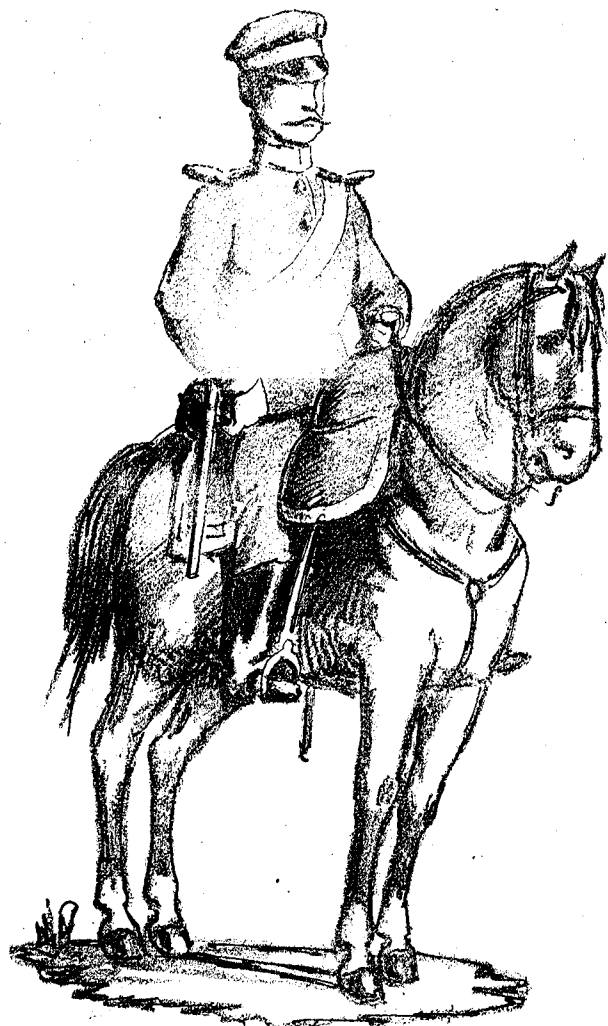
Très-bien, Messieurs, vous allez retrouver là-bas vos amis de Paris, Train, Murray, Gailhard et Capoul.

Revenez-nous donc tôt, et nos bravos vous apprendront combien vous nous êtes devenus sympathiques.

Réhabiliter l'adultère est une belle tâche que vous remplissez chaque soir, concurremment avec Dumas fils, mais délivrer la patrie en est une plus belle que vous allez tenter. Nous sommes désormais avec vous.

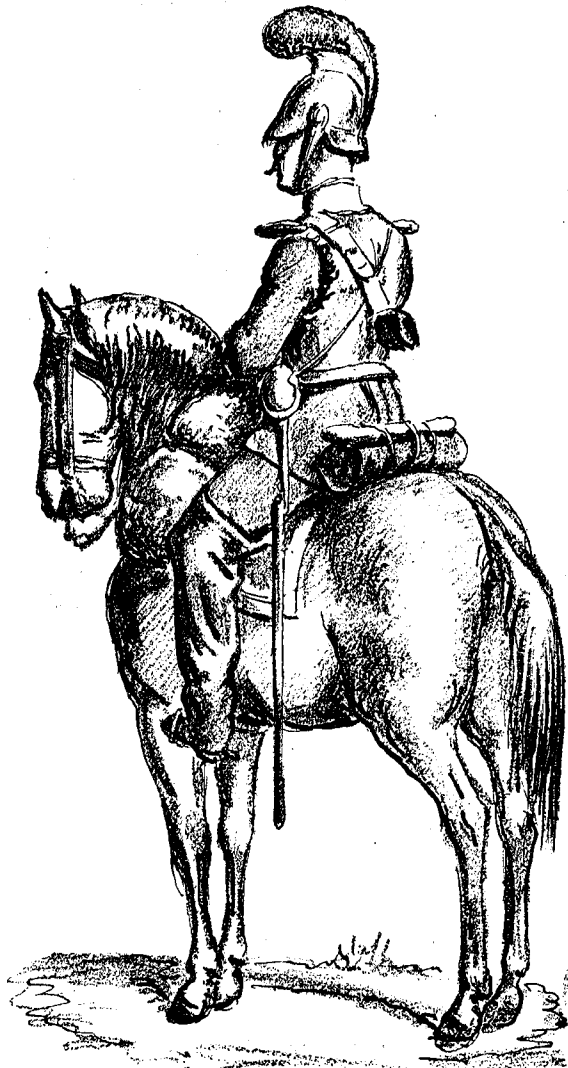
Les jeunes acteurs de tous nos théâtres partent, les uns dans l'armée active, les autres dans la garde mobile, quelques-uns dans les francs-tireurs.

En 1792, un grand nombre d'acteurs s'enrôlèrent de même pour prendre part à la défense de la patrie. Nous voyons, dans un *Histoire de Mlle de Montansier*, par Victor Couailliac, que cette demoiselle, qui dirigeait le théâtre Montansier, aujourd'hui le Palais-Royal, ferma sa salle et organisa à ses frais une compagnie franche dans laquelle entrèrent d'abord une partie de ses acteurs, de ses musiciens, de ses machinistes. Des acteurs d'autres théâtres se joignirent à eux, entre autres Elleviou, Clauzel, Gavandan. X.



L'ARMÉE ALLEMANDE

Les forces militaires contre lesquelles nous luttons se composent de la Confédération du Nord et de celle du Sud. La première, comprend la Prusse avec le royaume de Saxe, les duchés de Brunswick, de Mecklembourg, d'Anhalt, d'Oldembourg et de la Thuringe, dont les troupes font partie intégrantes de l'armée prussienne depuis 1866. Cette armée se compose de 114 régiments d'infanterie à 3 bataillons de 1,000 hommes chaque, plus 18 bataillons de chasseurs *Schutzen* de même force. Le grand duché de Hesse, qui est mixte, y ajoute 4 régiments à 2 bataillons. La cavalerie est formée de 78 régiments à 4 escadrons de 140 chevaux, ainsi divisés : grosse cavalerie, 10 régiments de cuirassiers ; cavalerie de ligne, 23 régiments de uhans, ou lanciers, dont 2 saxons ; cavalerie légère, 27 régiments de dragons et 18 régiments de hussards. L'artillerie compte 13 régiments à 15 batteries, dont 3 à cheval, formant ainsi 3,000 hommes et 90 pièces par régiment. L'ensemble de ces forces donne un total de 368,000 fantassins, 42,560 chevaux et 1,170 pièces de campagnes, servies par 39,000 hommes. C'est l'armée active formée d'hommes de 19 à 28 ans. Elle est divisée en 12 corps chacun de 2 divisions et qui sont classés par ordre numérique ; le 1^{er} corps, comprenant les 1^{re} et 2^e divisions, formées des 1^{re}, 2^e et



3^e brigades ; le 2^e corps, composé de la 3^e et de la 4^e division, et ainsi de suite ; de telle sorte, qu'il suffit de connaître le n^o d'une division, ou d'une brigade, pour savoir à quel corps elles appartiennent.

Des trois Etats du Sud, alliés de la Prusse dans la guerre actuelle, la Bavière est la puissance militaire la plus importante. Son armée comprend 16 régiments d'infanterie, 6 bataillons de chasseurs, 10 régiments de cavalerie, dont 2 de cuirassiers, 2 de uhans et 6 de chevaux-légers, 4 régiments d'artillerie à 8 batteries, dont une à cheval. Le total donne 50,600 hommes d'infanterie 5,800 chevaux et 192 pièces d'artillerie, soit 70,000

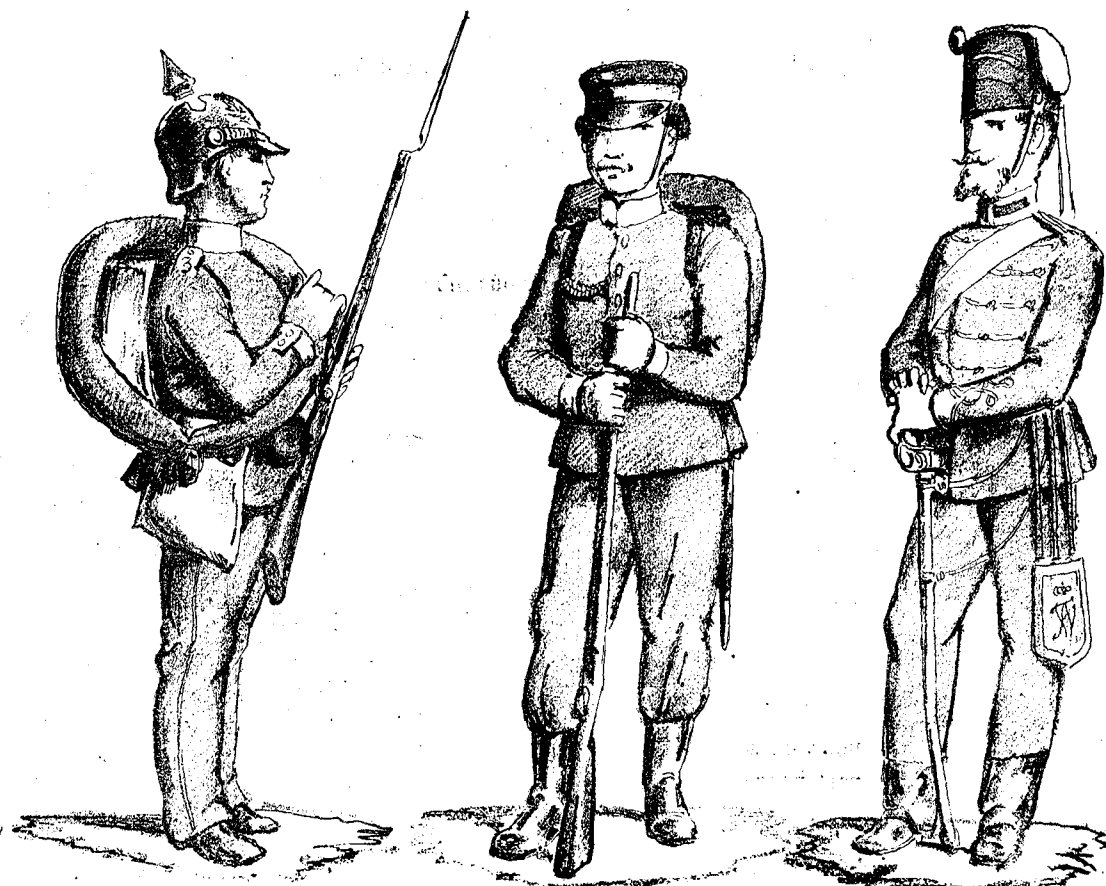
hommes de troupes, en y ajoutant les corps spéciaux. Le Wurtemberg a 8 régiments de ligne à 2 bataillons, 3 bataillons de chasseurs, 4 régiments de cavalerie et un escadron de chasseurs à cheval, et 9 batteries d'artillerie, soit 16,000 fantassins, 2,800 chevaux et 54 pièces, total, 22,000 hommes. Le grand duché de Bade compte 10 bataillons d'infanterie et de chasseurs, 3 régiments de dragons et 9 batteries, dont 3 à cheval, total 10,000 fantassins, 2,800 chevaux, 54 pièces ; total général, 16,600 hommes, y compris les corps spéciaux.

A ce premier état, il faut ajouter la réserve formant, pour la Prusse, 187,000 fantassins, 18,000 chevaux, 234

pièces ; pour la Bavière, 25,000 d'infanterie et 2,400 chevaux, et, pour le Wurtemberg, 6,500. Il reste, enfin, la landwehr et les troupes de garnison, qui comptent, dans la Confédération du Nord, 218 bataillons d'infanterie, 18 compagnies de chasseurs, 16 régiments de cavalerie, 10 régiments d'artillerie de place et 36 compagnies de pionniers. La Bavière peut former 16 bataillons d'infanterie, 10 compagnies de chasseurs, 10 escadrons de cavalerie, 8 batteries et 2 compagnies de pionniers. Le Wurtemberg, 15 bataillons, 4 escadrons, 12 pièces et 400 hommes d'artillerie. Le grand-duché de Bade, 3,500 hommes d'infanterie, 321 cavaliers et une batterie.

Tout compris, la Confédération du Nord a, sur le papier, une force militaire de 1,137,000 hommes avec 1,680 pièces d'artillerie, et, en y ajoutant les troupes du Sud, 1,336,000 hommes. De toutes ces forces, on en avait pu réunir à peine 360,000 au commencement d'août, 12 à 15 jours après la déclaration de guerre !

L'uniforme prussien est à peu près semblable pour toutes les armes : tunique bleu foncé, pantalon gris à passe-poil rouge et ce vilain casque noir à pointe de cuivre ; les chasseurs le remplacent par un schako à double visière. La cavalerie offre plus de variété : les cuirassiers ont tous la tunique blanche, la cuirasse en acier poli et un casque plus disgracieux encore que celui de l'infanterie ; les uhans ressemblent à nos lanciers, sauf l'absence d'épaulettes et la couleur



du schapska et des flammes des lances qui sont blanc et noir. Nous avons également, et assez mal à propos, copié aussi la tenue de leurs hussards, dont nous ne différons que par les couleurs.

Le régiment de Ziethen est rouge, et cette particularité a valu le sobriquet : de *Prince rouge* au prince Frédéric-Charles, qui en est le colonel.

Ajoutons, en terminant, que les troupes allemandes ont été divisées en 4 armées dans la guerre actuelle.

La première, celle de la Sarre, est commandée par le prince Steinmetz ; la deuxième, dite du Rhin, est sous les ordres du prince Frédéric-Charles ; la troisième, du Sud, est dirigée par le Prince-Royal ; enfin, le général Falkenstein commande la 4^e, qui a été laissée en Prusse.